

DISSERTATIO EX
CHRONICI
SPINOZANI
TOMO PRIMO
SEPARATIM EDITA



HAGÆ COMITIS
MCMXXI

OD AUTORA

Połączone Biblioteki WFIS UW, IFIS PAN i PTF

T.4737



29004737000000



Nr. inw. 1167

WARSAWSKIE
TOWARZYSTWO FILOZOFICZNE

Nr. inw. 1167

H-118665

JONSTON ET DE SPINOZA

PAR IGNACE MYŚLICKI (HALPERN)

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ LIBRE DE POLOGNE À VARSOVIE.

SOMMAIRE: § 1. Un livre intéressant tombé dans l'oubli. § 2. Qui était-ce que Jonston? § 3. Son ouvrage: *Naturæ constantia*. § 4. Le point de vue de Jonston. § 5. Jonston a-t-il exercé une influence sur De Spinoza?

§ 1. L'année où De Spinoza venait au monde à Amsterdam, en cette même ville un ouvrage faisait son apparition qui portait le frontispice (dont ci-dessous la transcription) où, de prime abord, est mise en relief la pensée maîtresse de l'auteur polonais.

Ioh. Ionstoni

Poloni

NATURÆ CONSTANTIA

feu

Diatribæ

In qua, per posteriorum temporum cum
prioribus collationem, mundum, nec
ratione sui totius, nec ratione partium,
universaliter et perpetuo in
pejus ruere, ostenditur.

(Vignette représentant une sphère armillaire ainsi que les figures de Chronos et d'Héraclès avec l'inscription: *Indefessus agendo.*)

Amsterdami,

Apud Guilielmum Blæu.

M. D C. XXX II.

Ce livre, de format in-seize, comprend 3 feuillets et 182 pages (effectivement 164 pages car, par erreur, la pagination fautive de la page 160 à la page 179).

Il débute par des citations de PLINE et de TACITE où les temps qui courent sont vantés par opposition au passé, ainsi que par une dédicace datée de Leyde, Novembre 1632, à l'adresse d'ANDRÉ et de RAPHAËL, comtes LESZCZYŃSKI, fils du palatin de Beż et de GEORGES SŁUPECKI de Konary, fils du castellan de Lublin. L'ou-

vrage ne contient pas de table de matière, pour cette simple raison qu'il n'est pas divisé en chapitres. Il a été en quelque sorte composé *ordine geometrico*, pour employer l'expression de De Spinoza: en tête, se place la *Thesis generalis*, puis se succèdent les *Propositiones*, chacune accompagnée de sa démonstration¹. Ajoutons, qu'en 1634, parut à Amsterdam une deuxième édition de ce livre, que le 23 août de la même année, le Vatican a pris sur lui de lui faire de la réclame en l'inscrivant sur l'*Index librorum prohibitorum*² et qu'enfin, en 1657, la traduction anglaise de cet ouvrage fit son apparition.

Jusqu'à présent, aucun des exégètes de De Spinoza n'a mentionné cette publication, qui, pourtant, est bien faite pour produire sensation, au premier coup d'œil. Voilà donc une question à élucider. Mais pour commencer, il sera bon de faire connaissance de l'auteur, tâche peu aisée d'ailleurs, car l'histoire de la philosophie est absolument muette sur son compte, et d'autre part, l'histoire de la littérature polonaise, l'histoire des sciences et les encyclopédies de date plus récente ne le mentionnent que brièvement, en tant que naturaliste exclusivement, quand il n'est pas totalement passé sous silence. Au fur et à mesure qu'on consulte des sources plus anciennes, on constate que ce savant qui, de son vivant et longtemps après sa mort, avait joui d'une grande célébrité, tombe avec la marche du temps dans un oubli de plus en plus profond, ce qui appert à la brièveté et au laconisme croissants des notes biographiques et bibliographiques qui lui sont consacrées. Non seulement on est témoin d'une sorte de contraction avec les années du renom de ce savant, mais aussi d'une dénaturation des données concernant son œuvre, particulièrement à l'égard de l'ouvrage *Naturae constantia*³,

¹ C'est de cette première édition qu'il a été fait usage pour le présent travail.

— ² JOCHER, *Obras bibliograficano-historyczny literatury i nauk w Polsce*, 1857, t. III, 393; simultanément, l'ouvrage *Thaumatomographia* fut mis à l'index; plus tard, les autres écrits de Jonston eurent le même sort. — ³ L'Encyclopédie de DIDEROT et de D'ALEMBERT ignore Jonston. LADVOCAT, *Dict. hist. et bibliogr.* 1822, t. III, 170, *Nouv. Biogr. gén.* publ. FIRMIN DIDOT FRÈRES, t. XXVI, 927 (qui s'en rapporte à *Biogr. médic., Encycl. des sciences* et au *Biogr. Dictionary* de CHALMERS), La Grande

auquel il est d'ailleurs rarement fait allusion. Quel intérêt peut présenter pour l'histoire de la philosophie, pour l'histoire de la littérature polonaise, pour l'histoire des sciences, ainsi que pour la compréhension plus adéquate de De Spinoza, une étude tant soit peu ferrée de la personnalité et de l'œuvre de Jonston? Voilà des questions que nous allons nous efforcer d'élucider.

§ 2. Qui était-ce que JEAN JONSTON¹?

Encycl. t. 21, 195, LAROUSSE, *Grand Diction. Univ.* t. 9, 1014 le mentionnent en peu de mots, omettant *Nat. const.* — *Encycl. Brit.* et *The Engl. Cyclop.* ne mentionnent pas Jonston, pas plus que *Allg. Deutsche Biographie*, les encyclopédies de BROCKHAUS et MEYER. — *Wielka Encykl. Powss.*, *Encykl. Orgelbranda*, notamment dans la plus grande édition, 1863, t. 13, 431 (l'article F. M. S. = SOBIESZCZANSKI), S. P., *Mala encykl. polska*, 1841, 288, S. KOSMINSKI, *Słownik lekarzów polskich*, 1883, 200, contiennent beaucoup d'erreurs. — W. A. MACIEJOWSKI, *Piśmiennictwo polskie*, 1852, ne mentionne pas Jonston. M. WISZNIĘWSKI, *Hist. lit. pol.* 1857, t. VIII, 78 et t. IX, 572 en parle comme d'un historien et d'un naturaliste, mais ne cite pas l'ouvrage en question. A. KULICZKOWSKI, *Zarys dziejów lit. pol.* 1891, 195, le range d'emblée parmi les naturalistes et omet de citer le livre qui nous occupe, il en est de même de G. KORBUT, *Lit. Pol.*, 1917 ainsi que de P. CHMIEŁOWSKI, *Hist. lit. pol.* qui ne cite pas cet ouvrage bien qu'il l'exprime autrement sur le compte de Jonston. — ¹ Il n'existe pas encore de biographie convenable de Jonston; elle est à écrire la biographie à laquelle a indubitablement droit cet homme qui fut un des plus grands savants de son temps. La plus ancienne source biographique que nous possédions en cette matière est ELIAS THOMAE, *Lampas Perenni-Luca Oder wohlverdientes Ehren-Licht, welches dem Weiland . . . Herrn Johanni Jonstono . . . bey dessen Ruhe-Stäte angezündet*, Brieg 1675 (un exemplaire, unique semble-t-il, de ce livre se trouve à la Bibliothèque Municipale de Wrocław (Breslau)). A cette source principalement ont puisé: J. SINAPIUS, *Schlesische Curiositäten*, 1728, t. II, 706—708, auteur de l'article Jonston paru dans le ZEDLERS *Lexikon (Großes vollst. Universal-Lexik. aller Wiss. u. Künste)*, 1735, t. XIV, 1071 et JÖCHER, *Gelahrtenlexikon*. En polonais a écrit sur Jonston IGNACE KRASICKI, dans son encyclopédie intitulée: *Zbiór potrzebniejszych wiadomości* etc., 1781, t. I, 411; plus tard il est découvert à nouveau par J. C. ARNOLD dans un mémoire (plein d'erreurs, d'inexactitudes et d'omissions) intitulé: *Wiadomość o życiu i pracach Jana Jonstona*, lu par l'auteur, en 1805, à la Société des Amis des Sciences de Varsovie, puis publié dans *Roczn. Warsz. Tow. Przyj. Nauk*, 1811, t. VII, 132, paru également sous forme de tirage à part. C'est F. BENTKOWSKI, *Hist. lit. pol.* 1814, t. II, qui introduit le nom de Jonston dans l'histoire de la littérature polonaise. Les auteurs suivants ont recopié presque à la lettre le mémoire d'Arnold: J. CHODYNICKI, *Dykcjonarz uczonych Polaków*, 1853, t. I, 236, L. GĄSIOROWSKI, *Zbiór wiadomości do historii sztuki lekarskiej w Polsce*, 1853, t. II, 204 (donne quelque chose de nouveau), BELKE et KREMER dans sa traduction de CUVIER, *Hist. nauk przyrodz.*, 1854, t. II, 151 et L. LU-

Jean Jonston, appelé aussi Jean de Szamotuły¹, est né le 3 Septembre 1603 à Szamotuły (en allemand : Samter), en Pologne majeure (d'ex-annexion prussienne); il appartenait à la communauté des Frères de Bohême. Son père, marchand établi en Pologne, était originaire d'Ecosse, issu d'un antique et noble (de sang royal, paraîtrait-il) clan (armoiries portant un lion avec la devise: *nunquam non paratus*), appartenant à la branche Jonston-Craigburne (Cragburne, Crogborn); sa grand' mère paternelle était née MORUS, famille dont était sortie au XIV^e siècle, ELISABETH, épouse d'un roi d'Ecosse, et dont le chancelier THOMAS MORUS fut un des descendants. Le jeune Jean, dès l'âge de huit ans, fréquenta l'école d'Ostrowiec; à l'âge de onze ans, on l'envoya au collège de Bytom (Beuthen) en Haute Silésie, où il se fit remarquer pour son affinité. Quand, quatre ans plus tard, il perdit ses parents, il dut interrompre ses études et retourner à la maison. Grâce à l'appui de personnes étrangères qui avaient apprécié le penchant ardent pour l'étude de l'adolescent qui passait ses nuits à travailler, il se rendit au célèbre collège de Torun (Thorn) où, au bout de 3 ans, il termina ses études, ayant brillamment soutenu sa dissertation finale: *De fraudibus contra Lipsium*. En 1622, Jonston, par la voie de Gdansk

KASZEWICZ, *Rys dziejów pism. polsk.*, 2 wyd. wiek sze, 1860, 309 et 316; d'autres auteurs ne donnèrent plus que des abrégés dénaturés. Contributions originales: M. v. JOHNSTON-RATHEN, *Geschichte der Familie von Johnston und Kroegborn*, 1891 (beaucoup d'erreurs), et *Urkunden und Regesten zur Geschichte der Familie von Johnston und Kroegborn*, 1895, S. TOMKOWICZ, *Przyczynek do historii Szkotów w Krakowie i w Polsce*, dans *Roczn. Krakowski*, 1899, t. 2, T. A. FISCHER, *The Scots in Germany*, 1902, et *The Scots in Eastern and Western Prussia*, 1903, V. LOEWE, *Dr. Johann Johnston, ein Polyhistor des 17ten Jahrhunderts*, dans *Zeitschrift d. Hist. Ges. f. d. Provinz Posen*, 1908, t. XXIII et tirage à part (donne beaucoup de nouveau, mais contient aussi des omissions et des erreurs), encore les travaux cités ci-dessous de KVAČALA et BICKERICH. — L'esquisse biographique ci-dessus est basée principalement sur la première source. J'adresse ici, en expression de ma profonde gratitude, mes plus sincères remerciements à M. le pasteur W. BICKERICH, licencié en théologie, bibliothécaire et archiviste en chef de la paroisse évangélique-réformée St. Jean à Lefzno, ainsi qu'à M. W. DOMBEK, maire de Lefzno, député à la Chambre, qui m'ont témoigné à Lefzno une très grande amabilité et m'ont été d'un très grand secours en me fournissant des informations et en me donnant accès aux sources. — ¹ D'après GĄSIO-ROWSKI, l. c.

(Danzig) et Londres, se rend à l'université de St.-Andrews, dans le pays de ses ancêtres. Le Trésorier d'Ecosse le recommanda à l'archevêque de St.-Andrews qui était primat d'Ecosse et chancelier du royaume; ce dernier, lui octroya la faveur d'être compté parmi les douze pensionnaires royaux. Il eut également comme protecteurs le marquis ARGOHEL et les comtes ARESKINE. Jonston s'adonna à l'étude de la philosophie scolastique, mais elle ne répondit pas à ses goûts; il travailla particulièrement à l'étude de l'hébreu dont il espérait obtenir une chaire; il s'occupait en outre de théologie, principalement d'histoire ecclésiastique. En cours d'études il lut trois dissertations à l'université: *De passione Dei*, *De Spiritu Sancto* et *De philosophiæ cum theologia consensu*. En 1625, des affaires de famille l'obligèrent d'interrompre ses études et de retourner en Pologne. Ici, il trouva son pays natal ravagé par les épidémies; n'ayant pu arranger ses affaires, il doit renoncer à retourner en Ecosse. Il fut engagé comme pédagogue privé des deux fils de KURZBOK-ZAWADZKI¹ qu'il accompagna au collège de Lefzno (en allemand: Lissa). Ici, il décida de se faire médecin, sans pour cela renoncer aucunement à la philosophie et à la théologie. Il s'attaqua donc à l'étude préalable des sciences naturelles, s'efforçant de s'assimiler tout ce qui était connu à l'époque, dans ce domaine. En Juin 1628 Jonston repart pour l'étranger. Il passa quelque temps à l'université de Francfort-sur-l'Oder, fut à Leipzig, à Wittenberg, Magdebourg, Zerbst et Berlin, cherchant à lier connaissance avec les savants de là-bas. En 1629, par la voie de Hambourg il partit pour la Hollande, où il s'arrêta pour étudier à l'université de Groningue, puis à Franeker et enfin à Leyde. Après avoir visité diverses villes de la Hollande, il se rendit en Décembre 1630 en Angleterre. Il s'arrêta à Londres où il demeura chez le célèbre ROBERT FLUDD, après quoi il alla à l'université de Cambridge. Alors, il était déjà réputé pour ses écrits, ayant des connaissances étendues dans le monde des savants. L'évêque de Lincoln, chancelier et chapelain du roi, PRIMEROSE,

¹ Jonston en parle dans sa préface à la *Thaumatographia*. *Herbarz Polski* orthographe ainsi ce nom. Les biographes l'ont modifié et l'ont même pris pour les noms de deux personnes différentes.

qui lui témoignait de la bienveillance, lui conseillait d'accepter une charge auprès du Trésorier d'Irlande; à Deventer, en Hollande, on lui offrait une chaire de philosophie; par le même temps, RAPHAËL LESZCZYŃSKI, palatin de Beż, ancêtre du roi STANISLAS, l'invitait à l'occuper de l'éducation de son fils BOGUSLAS à Lefzno. Jonston choisit la fonction qu'on lui offrait dans sa patrie et en Septembre 1631 il arrivait à Lefzno. Mais, comme le palatin séjournait en ce temps à Varsovie, il dut se rendre en cette ville pour de là revenir à Lefzno. On lui offrit alors le rectorat du collège de Beż; il refusa, préférant rester attaché aux LESZCZYŃSKI. En Février 1632, le voilà qui prend le chemin de l'étranger; ce fut son troisième voyage, le plus long, en compagnie du jeune BOGUSLAS LESZCZYŃSKI ainsi que d'un autre jeune homme LADISLAS DORHOSTAJSKI, pour continuer à enrichir son bagage scientifique, pour butiner dans les universités et dans les bibliothèques, pour nouer de nouvelles relations avec les savants et avec les éditeurs, pour contempler les choses de la nature et des arts dignes d'être vues, pour écrire et publier des œuvres scientifiques. Il traversa l'Allemagne du Nord en route pour la Hollande, passa quelques mois à Franeker et conformément au désir de RAPHAËL LESZCZYŃSKI, il se rendit avec BOGUSLAS à Dordrecht et à Hardewyk, où le jeune homme confié à sa garde devait faire son éducation dans l'art du monnayage¹. Jonston vécut environ deux ans à Leyde et là, le 14 Avril 1634, l'université lui confère le grade de docteur en médecine. En Mai de la même année il part pour l'Angleterre, où il séjourne à Londres, Oxford, Cambridge, où on l'honore du titre de docteur en philosophie. Ayant visité divers localités en Angleterre il retourne en Hollande, dont il fit de nouveau le tour, et de là, il se rend à Paris, où il arrive en Novembre 1634. Ici, il a licence de travailler à la bibliothèque royale et aussi, entre autres, à la fameuse bibliothèque de l'historien THUAN. En Mars 1635, il quitte Paris pour voyager

¹ BOGUSLAS LESZCZYŃSKI, élève de Jonston, fut plus tard maréchal de la Chambre des Députés et Grand-Trésorier de la Couronne. Il élabora un projet de taux de monnayage qui reçut l'approbation royale, en 1650. L'histoire de la littérature polonaise a réservé une place à son nom, pour avoir été celui d'un éminent orateur politique.

en France, d'où, en Octobre de la même année, il partit pour l'Italie. Il visita Turin, Gênes, Pise, Florence et Sienna. De là, une fois remis d'une maladie qui dura deux mois, il se rendit à Rome, puis à Naples et à Bologne, où il prit connaissance de l'œuvre gigantesque d'ALDROVANDI. Il vit Ferrare, Venise, Pavie et de là, en hâte, via l'Autriche, Cracovie et Lublin, il se rendit à Wlodawa pour assister aux funérailles du palatin LESZCZYŃSKI. Ensuite, passant par Léopol, il se rendit à Lefzno où il arriva le 15 Novembre 1636 pour s'y fixer définitivement. Là-bas, le jeune LESZCZYŃSKI, par reconnaissance pour celui qui avait été son maître, l'attacha à lui comme médecin de la cour, le nommant en même temps médecin de district¹. Jonston fut satisfait de la situation qu'on lui faisait; il se maria et entouré de la considération de tous, il se consacra à ses travaux scientifiques, correspondant activement avec les nombreux savants de l'étranger avec lesquels il s'était lié d'amitié, notamment en Allemagne, en Hongrie, en Danemark, en Angleterre, en Hollande, en France, en Italie et en Espagne². Quand plus tard, on l'invita à repartir pour l'étranger avec le jeune prince BOGUSLAS RADZIWIŁŁ, il refusa l'offre qu'on lui faisait. De même, il répondit négativement, en 1642, aux propositions de l'électeur de Brandebourg GEORGES GUILLAUME qui lui offrait une chaire à l'université de Francfort; il n'accepta pas non plus l'invite qui lui était adressée d'assumer la charge de médecin de la cour auprès de FRÉDÉRIC GUILLAUME, fils de l'électeur de Brandebourg. Ce fut également par un refus qu'il répondit à l'offre de la chaire de son maître d'ADOLPHE VORST à Leyde, et plus tard, de celle de son collègue LINDON. Les propositions qu'on lui fit d'accepter une chaire à Heidelberg n'eurent pas plus de succès. Néanmoins, l'invasion Suédoise qui détruisit la ville en 1656, l'obligea de quitter Lefzno où il avait demeuré pendant vingt ans. Il alla se réfugier en Silésie où il acheta le village de Ziebendorf, dans la principauté de Lignitz. Là-bas, travaillant comme toujours avec ardeur, passant

¹ *Zeitschr. d. Hist. Ges. f. d. Prov. Posen*, 1893, 40. — ² Déjà dans *Natura constantia*, il en mentionne beaucoup.

ses nuits à écrire, pendant vingt ans, il mit à point d'importants ouvrages qui étaient publiés aussitôt à l'étranger et dans le pays. Il n'écrivait qu'en latin, bien qu'il possédât 12 langues différentes¹. Le surmenage et l'insomnie le firent tomber dans l'hypocondrie contre laquelle il résista pendant de longues années. Durant les deux dernières années de sa vie, son épuisement lui rendit impossible tout travail. Il mourut le 8 Juin 1675, ayant dépassé la 72^{me} année. Sa dépouille mortelle fut inhumée à Leszno; le 29 Septembre 1675 une dalle (qui n'existe plus) fut posée sur sa tombe avec l'inscription :

Hic ossa composita sunt Polyhistoris et Medici Summi Johannis Jonstoni, e generosa Scoticae familia oriundi, de Litteratura sacra et profana nonnisi præclare meriti, qui vixit annos LXXII, decessit A. O. R. MDCLXXV suis et erudito Orbi perenne desiderium, Posteritati admirationem reliquit. Abi, Lector, et Cineribus bene precare.

Jusqu'à quel point on faisait cas de lui à l'époque, en témoignent non seulement les panégyriques dont ses œuvres étaient accompagnées, mais aussi ceux qu'on publia à part, en diverses circonstances; notamment en 1637, à l'occasion de son mariage, puis en 1638, lors de ses secondes noces; plus tard, en 1641, à la mort d'un fils en bas âge; enfin, jusqu'à trois panégyriques, en 1675, à l'occasion de la mort du *docteur ès médecine et philosophie*².

Jonston vécut à une époque où, à la suite des luttes politiques et religieuses consécutives à la Réforme, l'effort parti de la Renaissance subissait une crise dangereuse³. A l'Occident, de 1618 à 1648, faisait rage la guerre dite de Trente Ans. D'autre part, en Pologne, de

¹ D'après SINAPIUS. — ² Voir K. ESTREJCHER, *Bibliografja polska*, 1901, t. XVIII, 619 et V. LOEWE, *Dr. Johann Jonston etc.*, 26, renvoi 2. — ³ V. KRASINSKI, *Historical Sketch of the rise, progress and decline of the Reformation in Poland*, London 1840, t. II, ch. IV^e et suivants; traduction allemande: *Geschichte des Ursprungs, Fortschritts und Verfalls der Reformation in Polen*, 1841, ch. 14 et suiv; traduction polonaise: *Zarys dziejów powstania i upadku Reformacji w Polsce*, 1904, t. II, ch. 4 et suiv. S. MORAWSKI, *Arjanie Polscy*, 1891. A. KRZYŻANOWSKI, *Dawna Polska ze stanowiska jej udziału w dziejach postępującej ludzkości skreślona w jubileuszowym Mikołaja Kopernika roku 1843, 1844, page XXII et suiv.*

1587 à 1632, régnait SIGISMOND III WASA, le grand protecteur des jésuites, l'exterminateur des hérétiques. Ce roi, par sa politique aventureuse, déclancha les funestes guerres suédoises qui sévirent durant 60 ans (1601-1661), à quelques accalmies près; ce prince guerroya par-dessus le marché avec la Moscovie (1609-1618) et avec la Turquie (1620-1621), provoqua les rébellions de la noblesse avec les débordements d'arbitraire qui l'enfuirent, contribua à la décadence des sciences et des arts qui avaient brillé d'un si vif éclat pendant *l'âge d'or* qui venait de se clore, après avoir été illustré par les noms de KOPERNIK, REJ, BIELSKI, MODRZEWSKI, KOCHANOWSKI, GÓRSKI et de beaucoup d'autres. Puis, de 1632 à 1648, c'est le règne de LADISLAS IV, prince avisé et tolérant, mais rendu impuissant par la marée déferlante de la réaction catholique, et de l'anarchie, à l'intérieur. JEAN II CASIMIR, qui lui succède de 1648 à 1668, est obligé de lutter avec tous ses voisins, jusqu'à ce qu'enfin il se voit obligé de s'enfuir, lors du cataclysme de l'invasion suédoise (1655-1660), qui l'abat sur la Pologne. Le règne de ces trois rois marqua pour les Dissidents de Pologne une période de large développement; ce mouvement, qui avait pris racine dans la glèbe fertile de l'ancienne tolérance polonaise, avait fait fleurir une riche bigarrure de sectes, témoignant d'une vive intensité de vie intellectuelle qui s'efforçait de trouver une adaptation aux conditions de la vie moderne. Mais les jésuites veillaient, chicanant, persécutant les hérétiques, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu de la Diète, en 1658, l'expulsion des ariens. La culture nationale allait périssant; les dissidents attribuaient le fait à la vague montante de l'intolérance religieuse. Ainsi, l'historien de l'arianisme ANDRÉ LUBIENIECKI déclarait que le bonheur de la Pologne avait été brisé du jour où furent perpétrés les premiers attentats contre la liberté de conscience, contre la liberté d'opinion¹; étaient aussi du même avis les sociniens réfugiés en Hollande, lesquels écrivaient que du moment où disparaissait l'égalité des droits confessionnels, inéluctablement *omnia in pejus ruere et retro sublapsa referri*².

¹ A. BRÜCKNER, *Rósnowiercy polscy*, 1905, 279. — ² BAYLE, *Dict. hist. et crit.*, 5 éd. 1738, t. III, 229.

La ville de Lefzno (Lissa) constituait en Pologne une sorte de petite Hollande. Les LESZCZYŃSKI, seigneurs de cette colonie, laquelle grâce à eux s'était muée en une cité florissante, étaient déjà, depuis la moitié du XVI^e siècle, des adeptes des Frères de Bohême. Ils favorisaient l'afflux des dissidents chassés de toutes parts, grâce auxquels les métiers, l'industrie, le commerce de l'endroit concurrençaient la vie et l'animation¹. A Leszno s'étaient fixés pour la plupart les Frères de Bohême et les Frères Moraves qui, chassés de leur patrie, étaient venus, dès 1547, chercher ici un refuge. Quand après le désastre de la Montagne Blanche, ils se virent particulièrement traqués, de 1620 à 1627, ils refluèrent sur Leszno où ils s'unirent avec les calvinistes en vue d'une commune défense². Le palatin de Bêz, RAPHAËL LESZCZYŃSKI, protecteur de Jonston, recevait à bras ouverts tous ces réfugiés dont il partageait la confession. Cet homme, le plus éminent de la famille des LESZCZYŃSKI, fut plein de sollicitude pour la population; il fut particulièrement soucieux de favoriser l'instruction³. C'est lui, qui érigea l'école de Leszno en collège florissant (en 1624), qu'il dota avec munificence; en ce collège où eut toute latitude d'agir KOMENSKY, le chef et plus tard l'évêque des Frères de Bohême. Ce grand pédagogue séjourna à Leszno de 1628 à 1641, de 1648 à 1650 et enfin de 1654 à 1656. Jusqu'en 1636, il y enseigna en qualité de maître; de 1636 à 1641 il fut recteur⁴. Jonston, dès 1628, avant son départ pour l'étranger,

¹ *Słownik geogr. Król. Pol. i inn. Kraj. słow.* 1884, t. V, art. *Leszno*. Voir: S. KARWOWSKI, *Kronika miasta Leszna*, 1877, P. VOIGT, *Aus Lissas erster Blütezeit*, 1905.

— ² J. LUKASZEWICZ, *O Kosciolach Braci czeskich i morawskich w dawnej Wielkopolsce*, 1835, 30, 48, 188 et suiv. (trad. allemande: *Von den Kirchen der Böhmisches Brüder im ehemaligen Großpolen*, überf. FISCHER, 1877). — ³ *Leszczyński Rafał, wojewoda białski* art. dans *Wielka Encykl. Powsz.* W. BICKERICH publia deux biographies dont les auteurs sont OPITZ (le grand poète allemand) et KOMENSKY, dans l'appendice à *Jahrbüchlein der evang.-reform. Johannis-Gemeinde in Lissa*, 1912. —

⁴ J. KVAČALA, *Korrespondence Jana Amosa Komenského*, 3 t., 1902-03; le même, *Die pädagogische Reform des Comenius*, 2 t., 1903; le même, *Des Comenius Aufenthalt in Lissa*, dans *Zeitschr. d. Hist. Gef. f. d. Prov. Posen*, Bd. 8, 1893; W. BICKERICH, *Comenius in Lissa*, introduction à *Comenius, Die Zerstörung Lissas im April 1656* (traduction de l'écrit de KOMENSKY), 2 éd., dans la série *Aus Lissas Vergangenheit*, Heft 3; J. ZIEGLER,

l'était lié d'amitié avec KOMENSKY¹; le rapprochement de ces deux hommes l'était produit à l'occasion de l'affaire sensationnelle des visions mystico-chiliastiques de CHRISTINE PONIATOWSKA, qu'ils examinaient ensemble dans la commission constituée sur le voeu de RAPHAËL LESZCZYŃSKI². Quand Jonston fut à l'étranger, il demeura en correspondance avec KOMENSKY, qui, plus tard, projetait de l'attirer à collaborer à son ouvrage *Pansophia*³. Jonston s'intéressait de plus près aux affaires du collège, en sa qualité de membre de l'*éphorat*, ou conseil de surveillance, et comme tel, il installa solennellement HARTMANN comme recteur du collège, en 1653⁴.

Quelle fut l'attitude de Jonston en face des luttes politico-religieuses de l'époque? Il les connut de bonne heure, car dès l'époque de ses études au collège de Torun (Thorn) où les jésuites, au prix de luttes longues et opiniâtres, arrachaient, pouce par pouce, cette position aux protestants⁵. Il ne semble pas que Jonston ait jamais pris la parole à l'occasion d'affaires courantes de cet ordre là. Cette homme, à la plume si féconde, n'est jamais entré dans la lice des luttes politiques et religieuses qui faisaient rage autour de lui. Avec une quiétude qui rappelle celle qui dicta à De Spinoza ces paroles connues: *me tamen hæc turbæ nec ad risum, nec etiam ad lacrymandum, sed potius ad philosophandum et humanam naturam melius observandum incitant*⁶, il se contenta, confiant dans les prédictions bibliques de paix universelle⁷, de tracer ces mots: *Hoc*

Beiträge zur älteren Geschichte des Kgl. Gymnasiums in Lissa, dans *Gymn.-Progr. Lissa*, 1855; A. V. SANDEN, *Zur Geschichte der Lissaer Schule 1555—1905*, dans *Festschr. zur 350jährigen Jubelfeier des Kgl. Gymnasiums zu Lissa*, 1905; A. WOTSCHKE, *Das Lissaer Gymnasium am Anfang des XVII. Jahrhunderts*, dans *Zeitschr. d. Hist. Gef. f. d. Prov. Posen*, 1906, 161. — ¹ *Johannes Comenius amicus noster* — écrit-il p. 90 de *Naturæ constantia*. — ² W. BICKERICH, *Ein ärztliches Gutachten über Christina Poniatowska* dans *Zeitschr. d. Hist. Gef. f. d. Prov. Posen*, 1910. — ³ J. KVAČALA, *Die pädag. Reform des Comenius*, t. I, 175 et t. II, 59. Ibid. le programme de Jonston d'un système scolaire. — ⁴ *Ultima verba Adami Samuelis Hartmanni*, manuscrit des Archives de l'Église St. Jean à Lelzno. J. KVAČALA, *Die pädag. Reform des Comenius*, t. II, 181. P. VOIGT, *Aus Lissas erster Blütezeit*, 1905, 23. — ⁵ J. LUKASZEWICZ, *Historja Jakób w Koronie i W. Ks. Litewskiem*, 1851, t. IV, 162 et t. I, 403. — ⁶ Epist. XXX. — ⁷ *Naturæ constantia*, 179 (effectivement p. 161).

*tantum requiritur ut . . . controversiæ in religione minuantur*¹. Nous voyons néanmoins figurer son nom avec celui de KOMENSKY sur la liste des participants au congrès interconfessionnel (Colloquium charitativum) de Torun (Thorn) en 1645², qui naturellement aboutit à un fiasco complet et où Jonston n'aurait pu, en somme, jouer aucun rôle appréciable. De même, il se tint à l'écart de la politique, de cette même politique à laquelle se livrait avec tant d'ardeur son élève et protecteur BOGUSLAS LESZCZYŃSKI. Il a cependant marqué son patriotisme en plus d'une occurrence, aussi bien quand il quittait l'étranger pour se fixer dans son pays, en dépit des tentantes perspectives qui l'ouvraient là-bas devant lui, que quand il ne se laissait pas séduire par les plus flatteuses propositions des potentats étrangers, quand enfin, il inscrivait sur ses œuvres le mot *Polonus* à la suite de son nom³. Dans cette atmosphère de controverses, de luttes et de guerres, il ne prit parti pour personne; il se tourna vers la science dont il embrassa le sacerdoce et dans la quiétude profonde de son esprit, qui n'échappa d'ailleurs pas aux influences de son milieu, il travailla à son œuvre qui fut immense⁴.

¹ Ibid. 69. — ² A. KRZYŻANOWSKI, *Dawna Polska* etc., 1844, p. XXXIV et 331. — ³ ESTREJCHER l. c. 618, se basant sur ce que Jonston, dans l'ouvrage *Syntagma univ. medic.*, a écrit: *per colatoriam stramineam, quam nostri süße Bier vocant*, en tire la conclusion: *Donc il se considérait comme Allemand, bien qu'il signât Polonus*. En présence d'une telle assertion, il n'y a guère qu'à hauffer les épaules, assertion de nature d'ailleurs à faire plaisir aux Allemands qui n'ont pas hésité, eux, à l'accaparer Jonston sans crier gare (OETTINGER, *Moniteur des dates*, 1869, l'a qualifié de *Deutscher Arzt*, de même, l'encyclopédie russe d'EFRON). Par contre, il importe que soit réfutée la légende (répétée d'après SOBIESZCZANSKI, *Encykl. Orgelbr*, 1863, t. 13, 432), d'après laquelle Jonston par patriotisme n'aurait pas fait cause commune avec ses correligionnaires qui sympathisaient avec les Suédois, mais aurait préféré émigrer en Silésie quand ces derniers, dociles aux excitations de KOMENSKY, auraient consenti à se rendre traîtreusement aux Suédois. Le fait est, en en référant aux sources ad hoc, que les dissidents, au nombre d'environ 4000, voyant les troupes polonaises ferrier de près la place de Lefzno occupée par les Suédois et craignant les représailles des catholiques, l'enfuirent en Silésie. Jonston était assurément du nombre; mais à dire vrai, concernant ses convictions politiques à cette époque nous ne possédons aucuns renseignements positifs. — ⁴ Il existe deux portraits de Jonston: l'un,

Pendant une carrière de 50 ans, Jonston a travaillé dans des domaines variés : sciences naturelles (géographie, météorologie, zoologie, botanique et minéralogie), médecine, histoire, théologie, philologie, pédagogie, éthique et philosophie. Ses écrits ont eu de nombreuses et belles éditions¹, magnifiquement illustrées (par le burin du célèbre MÉRIAN), souvent rééditées et remaniées, fréquemment réimprimées subrepticement, traduites en langue hollandaise, française, anglaise et allemande, paraissant encore en 1769, c'est-à-dire un siècle après la mort de l'auteur, employées comme manuels d'étude et commentées². Jonston fut donc indubitablement une célébrité scientifique de son temps.

On peut dire que les caractéristiques de Jonston en tant que naturaliste, qu'on est appelé à lire, sont unilatérales. Comme l'indique l'inscription funéraire de sa tombe, il était plutôt un polyhistorien, un encyclopédiste, un représentant du pansophisme du 17^{me} siècle, inspiré par BACON, auquel il en appelle, dans *Naturæ constantia* (5, 46, 49, 80, 85) avec la plus grande admiration. Déjà, dans la *Thaumatographia*, brisant dès le début une lance contre le scientisme spéculatif de la scholastique, nourrie exclusivement d'ARISTOTE, il déclare, préconisant l'étude des sciences de la nature : *Is mihi verus naturalis scientiæ filius, qui ventos intendere et multiplicare, nova metalla producere, thermas artificiales, vitriolatas, sulphureas, aluminosas etc. exstruere, novas plantas et animalia proferre novit. Is legitimus naturæ scrutator, qui vitam prolongare, ætatem tardere, complexionem et staturam mutare, imaginationis vim in aliquod corpus elevare, morbos hactenus incurabiles curare, tormenta mitigare, maturationis, clarificationis, putrefactionis, secretionis et germinationis tempus accelerare possit.* Il exprime, quasi textuellement, la même idée dans *Naturæ constantia* (80) où, cette fois, il

dans l'œuvre: *Syntagma universæ medicinæ*, 1674, l'autre dans *Historia naturalis de Quadrupedibus*. Des reproductions du premier ont été données par Dr. J. P. (= Pefzke) dans *Wielka Encykl. Powsz.* 1903, t. XXXIII, 43, et V. LOEWE dans *Dr. Johann Johnston, ein Polyhistor des 17. Jahrh.*, 1908. — ¹ CHMIEŁOWSKI, dans *Historja literatury polskiej*, nouvelle édition, page 320, donne une reproduction (laidement exécutée) d'un beau frontispice d'une de ses œuvres. — ² Pour la bibliographie des écrits de Jonston consulter K. ESTREJCHER, *Bibliografja polska*, t. XVIII (cette liste est d'ailleurs incomplète et parfois inexacte).

l'en rapporte à l'autorité de BACON. Il est probable que c'est le commerce de Jonston avec KOMENSKY qui a eu pour effet d'orienter Jonston vers le grand philosophe anglais.

Néanmoins, Jonston n'a pas suivi en pratique le programme que nous venons de le voir tracer ci-dessus. Il ne fut pas un expérimentateur, pas même un observateur en quête de découvertes; bien plus, il ne fut pas un empirique au sens propre du mot. La lecture des écrits de BACON le poussa plutôt, à l'instar de KOMENSKY, vers la connaissance encyclopédique de la science de son temps, science qu'il acquit à la façon des humanistes, par l'étude des livres. Son ambition est d'être un érudit littéraire et non un scrutateur du monde phénoménal. D'autre part, ce ne sont pas les théories qui l'intéressent, mais les faits, tels qu'ils ont été décrits par les écrivains anciens et modernes, parfois ceux dont il a entendu parler, plus rarement ceux qu'il a eu l'occasion d'observer lui-même. Tout ce qu'il a fait dans ce domaine se ramène à des collections d'extraits, à des compilations, embrassant de vastes domaines mais dont la teneur dénote peu de profondeur. Tout ce qui, concernant un sujet donné, parvient à sa connaissance, est de suite emmagasiné sans choix critique. Il gobe de bonne foi tous les ragots de l'antiquité et de la Bible, accepte les prodiges de la fable et de la superstition; on le voit aligner dans le même plan, à côté de la relation de phénomènes réels, les plus absurdes racontars sur: les dragons et les géants, la naissance des îles, la croissance des minéraux, le commerce des démons avec les femmes, l'action des constellations célestes sur les destinées humaines, l'influence des chimères féminines sur l'enfant que la mère porte dans son sein; il ajoute foi aux songes prophétiques, aux prédictions bibliques, aux quatre monarchies, aux lampes éternelles, au perpetuum mobile, aux machines métamorphosant les arbres en animaux et en hommes, etc., etc. Dans cet ordre d'idées, Jonston est bien l'enfant de son temps, bien que, comme CARDANUS, qu'il avait aussi en grande estime, il fût un homme dont l'esprit a su franchir le seuil séparant le monde scholastique (dont le respect pour les autorités persistait vivace chez les humanistes) de celui de l'empirisme moderne, allant droit à la

conquête du monde phénoménal, allégé du lest des idées préconçues. Plein de curiosité, animé par l'ardeur de favoir, il aspirait à embrasser par voie encyclopédique toute la science descriptive de son temps, à cataloguer et classer tout le favoir de son époque. C'est ce qui explique le succès de ses livres. C'est également ce qui nous fait comprendre pourquoi cet écrivain qui n'avait apporté aucune contribution nouvelle à la théorie, fut laissé de côté par la science qui suivait la voie de ses progrès. Mais ceci ne doit pas nous faire oublier les grands services que cet érudit, qui ne fut d'ailleurs pas dénué d'originalité, a rendu dans le domaine de la pédagogie par son immense labeur de synthétisation des connaissances de son temps, principalement en histoire et en sciences naturelles; voilà qui lui a acquis le droit indiscutable à une place honorable dans l'histoire des sciences, dans l'histoire *des lumières*, et par conséquent, dans l'histoire de la philosophie. Les pionniers de la pensée et de la science, les créateurs de vaste envergure ont le droit d'oublier, d'être ingrats même à l'égard des ouvriers moins brillants; c'est aux historiens qu'incombe le devoir de dresser le palmarès de tous les mérites, sans exception¹.

§ 3. La tournure d'esprit encyclopédique de l'auteur de l'œuvre encyclopédique intitulée: *Thaumotographia*, se manifeste, appliquée à un problème spécial, dans son écrit suivant, *Naturae constantia*, composé à l'âge de 29 ans. A en lire simplement l'en-tête et les premières pages, il appert que l'objectif de l'auteur est de combattre

¹ Des appréciations concernant les travaux scientifiques de Jonston se rencontrent chez CUVIER, *Historja Nauk Przyrodniczych*, traduction BELKE et KREMER, 1854, t. II, 149 et chez J. V. CARUS, *Geschichte der Zoologie*, 1872. Les Allemands se sont occupés de ses travaux de médecine: notamment, MAETZGER, SPRENGEL et HALLER, cités par L. GAŚSIOROWSKI, dans *Zbiór wiadomości do historii sztuki lekarskiej w Polsce*, t. II, 1853, avec quelques brefs commentaires personnels. H. LABĘCKI parle de ses travaux d'ordre minéralogique dans *Wiadomości bibliograficzne o gornictwie w Polsce* etc., dans *Bibl. Warsz.* 1841, t. IV, 102. Nous avons signalé plus haut (voir annotations) les jugements portés sur Jonston par l'histoire de la littérature polonaise. Pour ce qui est des autres ouvrages faisant partie de l'œuvre de Jonston, leur étude, exégèse et critique attendent toujours la plume qui voudra bien l'y consacrer. (Les histoires de l'historiographie de V. WEGELE et F. GÜNTHER ne mentionnent pas Jonston, pas plus que HAESER, dans son Histoire de la médecine).

le chiliasme. C'était alors un problème d'examen courant que résolvaient les représentants de l'orthodoxie des diverses églises, par la voie de la discussion théologique. Jonston fait un effort pour l'élever au-dessus du plan de ces controverses théologiques, pour se placer sur le terrain de la pensée philosophique et pour réduire à néant le millénarisme au moyen des armes tirées de l'arsenal de l'encyclopédie scientifique. Exposant le motif qui le guide à entreprendre ce travail, il dit : *Ne itaque et veritas in captivitate et Dei majestas in contumelia et hominum conatus ac exinde commoda in compedibus detinerentur . . .* (3). On croit entendre un écho de la voix de BACON, demandant à grands cris la vérité pour servir d'arme ; ici, dans la lutte contre la doctrine du chiliasme qui tient l'homme vautré dans la cagnardise. Voyons comment et jusqu'à quel point, Jonston est venu à bout de la tâche qu'il s'était imposée.

Pour commencer, Jonston réfute, sans d'ailleurs viser personne en particulier, la thèse qu'il qualifie de lieu commun et qui consiste à soutenir que le monde, avec tous les corps qu'il comprend, est, dans sa totalité, en voie de déclin ininterrompu et que rien, de ce qui actuellement peut exister ou se produire en lui, n'est susceptible de se mesurer avec ce qui fut jadis, au ciel comme sur la terre. Ici, il produit l'argument suivant (2). Quiconque partage cette façon de voir, offense la majesté divine et s'efforce de gêner les efforts des honnêtes gens, car si le Très Haut ne veut pas qu'on l'honore toujours au même degré, pourquoi est-il si exigeant à notre égard ? Si au contraire il le veut, pourquoi ne manifeste-t-il pas à notre égard la munificence dont il a gratifié nos ancêtres, car en vérité, Son trésor ne peut s'épuiser, car ce serait incompatible avec Sa toute-puissance. Quant aux efforts des hommes, il arrive que ceux-ci soient paralysés par les préjugés et les chimères ; ici, tout énumérant des exemples de la chose (les femmes enceintes, les mélancholiques etc.), Jonston prend note du fait que certains écrivains sont d'avis qu'ils seraient incapables de dire quelque chose qui n'eût déjà été dit (1). Jonston fait toutes ses réserves contre la supposition qu'il n'admette pas la transmutation des éléments et les métamorphoses des choses complexes, des coutumes, des arts etc.,

mentionnant, en l'occurrence, l'opinion de BOËTHIUS à l'appui de la thèse de la périodicité des phénomènes, produisant PHILON pour prouver le principe de l'équilibre des forces soumises aux lois, rappelant BARCLAIUS pour établir la variabilité de la culture des pays, qui de stériles et déserts se muèrent en fertiles et peuplés ou inversement, ou bien encore, l'en référant à BACON, concernant la variabilité de la vitalité des sociétés.

Ayant ainsi exposé la thèse générale, Jonston décompose le problème en plusieurs parties, aux fins d'établir que le monde n'était pas en voie de décadence 1) à considérer l'agencement de son ensemble, 2) à considérer le ciel, 3) à considérer les éléments, 4) à considérer les êtres privés de raison, aussi bien inanimés que vivants, 5) à considérer l'homme.

Pour ce qui est du monde considéré dans son ensemble (Prop. 1), Jonston déclare: 1) que l'Esprit du Seigneur de SALOMON, qui est la même chose que l'âme du monde de PLATON, et qu'on peut identifier avec la toute-puissance divine, ne se manifeste pas moins dans le fait de la conservation du monde que dans celui de sa création; il cite l'opinion de JUSTIN, lequel distingue entre ce qui est immuable et entre ce qui, dépendant de celui-ci, apparaît et disparaît, croît et se multiplie; il rappelle également l'enseignement des scholastiques sur la dépendance du Créateur, de la créature comparée tantôt à la lumière qui s'éteint en l'absence du soleil, tantôt à l'eau contenue dans un récipient, tantôt à l'empreinte d'un sceau; 2) que la forme, qui ne naît ni ne disparaît, et n'a pas de contraire, est indestructible lors des transformations de la matière, laquelle, comme le dit BOËTHIUS, ne fait que changer d'aspect, car la nature ne tend pas à la destruction, ni ne peut l'effectuer, pas plus qu'elle n'est capable de création, et il ne peut se produire de diminution de quelque chose par l'accession de quelque chose d'existant; 3) s'il se produisait l'amointrissement de certaines parties de la nature, concomitant de l'accroissement d'autres parties, il en résulterait une disproportion, une rupture de l'harmonie du monde qui occasionnerait la décadence de celui-ci; cependant, SALOMON et BOËTHIUS proclament le retour perpétuel des choses; 4) que l'idée de la fin

du monde est contraire aux Ecritures Saintes et au Christ, et que les supputations diverses auxquelles elle a donné lieu, ont abouti à des résultats divergents ; que si, d'autre part, on a invoqué certains passages d'ESDRAS, de PAUL et de CYPRIEN, qui confirment ce principe que d'autant plus quelque chose l'éloigne de sa base, d'autant plus elle se pervertit, néanmoins on peut répondre que le livre du premier n'est pas authentique, que le second est difficile à interpréter, que le troisième enfin a écrit dans des temps affreux, alors qu'on l'attendait à la fin des jours.

Pour ce qui est du ciel (Prop. II), Jonston fait ici la distinction entre : la substance (substantia), le mouvement, la lumière, la calorique et l'influence (influxus). Même si on admettait que la matière primordiale du ciel et des éléments est la même, du fait de la communauté dans la carence, et à cause, de la superfluité de l'hypothèse de deux matières, cependant cette matière est si intimement liée à la forme qu'elle en remplit complètement la capacité et qu'il n'existe plus de facteur antagoniste qui pût déterminer une corruption. (A partir de ce point, Jonston cesse d'argumenter, se bornant à produire, à l'appui de ses affirmations, exclusivement des faits, en général sous forme de citations ; nous ne tiendrons compte que de ses affirmations). Le mouvement des corps célestes l'effectue toujours suivant les lois connues de l'antiquité. Le soleil, source de lumière, à l'instar de l'Océan, tel un père donnant une âme à son enfant, n'est nullement en voie de dépérissement. La calorique qui dépend de la lumière n'est donc pas, non plus, en voie de déperdition. L'influence ne modifie pas, car, si la substance dure, les fonctions de la forme ne peuvent être suspendues ; donc, comme l'astronomie l'indique, il ne se produit pas dans la position des corps célestes de perturbations transgressant certaines limites.

Quant aux éléments (Prop. III), Jonston traite d'abord la question d'une façon générale, puis il parle de l'air, de l'eau et de la terre. S'ils étaient en voie de déperdition, la chose pourrait avoir lieu sous le rapport du nombre, de la qualité, de la proportion ou de la transformation. Or, le nombre 4, ou plutôt 3 des éléments se maintient, car la trinité est de règle générale dans la nature. Les qualités

ne changent pas, la proportion demeure, et la faculté de transformation n'est pas altérée. L'air ne s'affaiblit pas ni au point de vue du froid, ni au point de vue de la siccité, ni du pouvoir de contamination, car les gelées, les sécheresses, les épidémies et les tremblements de terre se répètent. L'état des eaux reste inchangé, car on voit se poursuivre sans arrêt le régime des marées de la mer, dont d'autre part la salure se maintient; les mers résorbent et absorbent les fleuves, pendant que, continuellement, on voit les cours d'eau se former et se dessécher, alors que les grands fleuves coulent sans que change leur cours; on voit les sources enfin sourdre de terre, puis se perdre. Quant à la terre, elle ne perd rien, ni sous le rapport de la quantité, ni sous celui de la fertilité, car on ne constate pas d'accumulation de terre; en effet, si les montagnes perdent quelque chose sous l'action érosive des eaux, par contre les vallées y gagnent, et ce qui est sorti de la terre y retourne; quand certains pays perdent en fertilité, dans d'autres celle-ci augmente; la famine et la disette se répètent dans l'espace et dans le temps.

Pour ce qui est des êtres privés de raison, inanimés et vivants (Prop. IV), Jonston distingue, en tant qu'inanimés: les êtres atmosphériques et les minéraux; en tant que vivants: les plantes, les animaux et les hommes. Les entités atmosphériques ne sont pas en voie d'épuisement; le nombre de celles qui sont nocives n'a pas diminué, ni leur fréquence ne s'est accrue par rapport au passé. Les pluies, les neiges, la rosée, les vents, les météores et les arcs-en-ciel se manifestent toujours, comme par le passé, et les météores nuisibles se répètent comme jadis. Les minéraux ne s'épuisent pas, car ils sont en voie de multiplication et de formation. Aucune espèce de plantes ni d'animaux n'a disparu, car la terre ne perd rien en sa fertilité ni ne s'altère; les espèces sont les mêmes que celles décrites par Aristote et ont les mêmes durées de vie que celles indiquées par lui. Quant à l'homme, Jonston annonce qu'il lui consacra une place spéciale, vu l'abondance de la matière. Ainsi, alors qu'en 40 pages il règle toutes les autres questions, il consacre au problème humain le reste de l'ouvrage.

L'homme (Prop. V) constitue un microcosme: il se compose d'un

corps et d'une âme; il possède donc des qualités physiques telles que l'âge, la force et la stature ainsi que des qualités mentales, notamment des aptitudes d'ordre divers. La durée de la vie avec ses périodes septennales, les années climatériques, les années de maturité sexuelle, celles où l'homme est apte aux services de tout ordre, voilà des phénomènes constants, et les cas de longévité se présentent chez les divers peuples ainsi qu'à diverses époques. Jadis, il y eut des hommes robustes et de forte taille; la chose l'est vue également plus tard; mais la mesure moyenne n'a pas changé, comme on le constate à examiner les objets légués par les temps passés, tels que lits, portes, tombeaux, armes etc.; il faut tenir compte du fait que les anciens écrivains sont sujets, en cette matière, à être mal compris, qu'ils se sont laissés aller à l'exprimer avec exagération; d'ailleurs, n'oublions pas que les humains, à l'instar de la nature, en viennent à faire des prodiges; ainsi, les temps récents ne le cèdent en rien aux temps anciens sur le chapitre des athlètes de force merveilleuse, des hommes doués d'un pouvoir génésique exceptionnel etc. Mais, c'est aux capacités mentales que Jonston consacre le plus de place. Or, dans cet ordre d'idées, on constate que ni la mémoire, ni le jugement, ni l'imagination ne sont en voie de régression. Au point de vue mémoire et raison, les temps nouveaux ne sont en rien inférieurs aux siècles passés; l'art de l'imprimerie a été ici d'un grand secours; et, comme chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains, de grands savants sont plus tard leur apparition dans divers pays. Le domaine, aujourd'hui florissant des sciences théologiques, juridiques et médicales, était jadis inculte. La philosophie théorique, autrement dit la métaphysique, la physique et les mathématiques, a fait de grands progrès. Pour ce qui est de la philosophie pratique, les Modernes ont laissé derrière eux les Anciens, ne leur cédant en rien ou les surpassant; ainsi, nous assistons au développement de l'art militaire ainsi qu'aux progrès de l'histoire naturelle, de l'histoire ecclésiastique et de l'histoire universelle. La culture des langues et des arts n'est pas en décadence, car nous voyons se fortifier la connaissance des langues anciennes; la grammaire a progressé; la logique, la rhé-

torique et la poétique sont florissantes; l'art poétique est en plein effort et peut se mesurer avec celui de l'antiquité. On a vu la renaissance des beaux-arts, et à ce point de vue les temps modernes ne sont en rien inférieurs à l'antiquité; d'autre part, les progrès de la technique, la navigation et les découvertes, nous apportent chaque jour quelque chose de nouveau. Le temps jadis a connu les vices de l'homme au même titre que l'époque moderne et on ne peut guère soutenir que la moralité générale se soit amendée; néanmoins, si nous nous comparons aux Romains, qui passent pour les plus moraux et les plus sages, on constate qu'il y a progrès. La religion des Anciens et aussi celle des Romains était vaine, stupide et immorale. Il y avait chez les Anciens beaucoup de lois impies; leur législation était inique et immorale. La cruauté fut très grande dans l'antiquité, en particulier chez les Romains; la cruauté des époques qui suivirent ne fut pas pire. La cupidité, l'amour immodéré de l'or, régnèrent en maîtres chez les Romains. Les excès de la débauche et de l'ivrognerie furent bien connus des Romains. Ils mangeaient de façon immodérée. Dans leur architecture, l'étalèrent leur goût pour le luxe, leur légèreté et leur propension à la prodigalité. Dans leurs vêtements et dans leurs parures, ils faisaient montre d'un faste inouï. C'est à tort qu'on leur a attribué les qualités de sagesse politique, du sens de ce qui est bienfaisant, de courage. Or, l'avenir nous préface une merveilleuse floraison de l'Eglise, telle, qu'on n'aura jamais vu antérieurement rien de semblable; et, bien qu'il puisse paraître que les saintes Ecritures l'expriment autrement, touchant les temps derniers, précédant la fin du monde, néanmoins, on peut alléguer: 1^o que, même s'il était vrai que les mœurs dussent alors se corrompre, il ne s'enfuit pas que cette décadence dût être universelle et durable; 2^o que ce serait incompatible avec la conversion attendue des Juifs et des Infidèles, 3^o que l'expression *jours ultimes* ne signifie pas nécessairement les derniers jours précédant la venue du Christ, mais qu'elle peut désigner tout le laps de temps entre la première et la deuxième venue, 4^o que les mots *jours ultimes* peuvent être interprétés dans le sens de *temps postérieurs*; les prophéties de Saint PAUL se sont

déjà réalisées, de même que celles de Saint Pierre; celles du Christ, également; l'Antéchrist a déjà paru sur la terre, incarné en Rome qui est tombée et à laquelle doit succéder la paix de l'Eglise, le millénaire du royaume du Christ, lequel est diversement compris par divers; voilà une question impossible à trancher, mais ce qui est sûr, en tous cas, c'est que doit se produire la conversion des Gentils, le retour d'Elie et l'entrée des Juifs à Chanaan et qu'est probable la chute prochaine de l'Antéchrist, et qu'il est également probable que le millénaire apocalyptique ne s'est pas encore accompli.

Telles sont, succinctement résumées les grandes lignes de ce livre. Nous sommes ici en présence, comme c'est en général le cas chez cet encyclopédiste qu'était Jonston, d'un travail de compilation à côté d'une façon personnelle de poser la question. En toute modestie, il avoue (3 et 160) qu'il a beaucoup recouru au théologien HAUKWILL, auteur d'un livre en anglais, intitulé *Apologie de la providence divine*; mais il avait, lui, un autre objectif en vue¹. Comme nous l'avons déjà dit, il s'est placé sur le terrain de la philosophie, mais il n'a pu éviter, au début et à la fin de l'ouvrage, d'empiéter sur le domaine théologique. Au commencement, il use d'arguments spéculatifs, mais bientôt il se borne à avancer des faits, en référant à quantité d'auteurs anciens et modernes, parfois, l'en rapportant à ce qu'il a entendu, plus rarement, à sa propre expérience, et les faits qu'il rapporte sont tantôt du domaine du réel, tantôt de celui du fantastique et de la superstition, ce dont nous

¹ Il m'a malheureusement été impossible de mettre la main sur le livre de HAUKWILL ni de rencontrer aux sources qui me furent accessibles (même dans *Encyclopedia of Theology and Ethics*) aucune mention, pas plus de l'ouvrage que de l'auteur. Il m'a donc été impossible de me rendre compte de façon plus précise du rapport de Jonston à cet auteur. Ce qui me semble néanmoins certain c'est que l'ouvrage de Jonston n'est pas une simple traduction, comme le prétend ESTREJCHER l. c. 616. En effet, Jonston ne s'occupe pas de faire une apologie de la providence divine pas plus théologique que philosophique; il fait ses réserves, quand il parle de l'emprunt qu'il a fait à HAUKWILL (3); il mentionne cet auteur à plusieurs reprises (3, 55, 60-2 fois, 160), il prend le contre-pied de sa thèse (60), narre des événements et des phénomènes de Pologne (30, 36, 37, 62-2 fois, 86), cite des auteurs polonais (62, 81, 83, 92, 137, 152, 160), mentionne ses maîtres et ses amis.

avons déjà donné plus haut des exemples. De plus, de façon manifeste se dessine son intention de procéder avec précision et méthode, car il développe sa thèse en quelque sorte *ordine geometrico*, produisant une série de propositions en vue de démonstration, prenant, sans doute, modèle en cela sur l'encyclopédiste théologien ALSTED¹. Cependant, ce n'est là qu'une apparence, car effectivement, il ne fait que passer du général au particulier, suivant la coutume de formuler en premier lieu la conclusion, qu'il essaye ensuite de développer et de justifier. Il fait des efforts pour être systématique, mais souvent on le voit l'embrouiller dans son exposé. Toutes ces qualités contraires se côtoient chez lui, se heurtent, formant un amalgame complexe de bon et de mauvais. Voilà qui peut provoquer chez le lecteur averti et attentif tour à tour satisfaction et mécontentement.

Ainsi donc, la question se présente au point de vue de la forme. Qu'en est-il du contenu, de la quintessence de l'ouvrage? On constate chez l'auteur la tendance de réduire à néant le chiliasme; mais, voilà qu'après avoir exécuté des manœuvres pleines de décision, qu'après avoir rompu force lances, on a l'impression, quand on en vient aux pages finales, que l'auteur, après avoir pris contact avec les chiliastes, est tout à coup dérouté et, en fin de compte, on voit Jonston ne plus faire mine de détracteur farouche du chiliasme, qu'on aurait pu le croire, mais simplement le critique placide des randonnées fantastiques des chiliastes dans les nuées de l'ultradogmatisme. Sous l'influence des Frères de Bohême, il marque en quelque sorte un point de transition d'une part, entre le protestantisme avec sa tendance à remonter jusqu'aux sources, et d'autre part, le piétisme postérieur d'un siècle des *Herrnhuter* de Silésie. Toutefois, faisons abstraction de cette question théologique qui n'intéresse qu'une peu importante partie de l'ouvrage. Une question plus importante se pose: qu'est-ce qu'en fait Jonston, nous donne-t-il de positif, vu sa façon négative qu'il a de poser le problème dans l'en-tête du livre en général, comme dans les thèses particulières? A notre avis, la réponse à cette question nous est

¹ Jonston l'a connu, comme cela se voit à la page 160.

donnée par le titre même de l'ouvrage: *Naturæ constantia*. Notons en effet, que l'expression ne se répète plus dans le texte même de l'ouvrage, qu'on n'y rencontre plus rien de semblable. Dès les premières pages de son travail, Jonston s'embarque dans un monde de détails et il n'en sort plus aux fins de nous servir la généralisation bien venue frappée qu'on pourrait attendre. Il se borne à narrer que tout, dans le monde, se fait de façon naturelle et constante.

Ici, il y a lieu d'apporter toute notre attention sur cette pensée maîtresse de l'ouvrage, appuyée sur des inconsistants arcs-boutants, sur une démonstration à peine esquissée, étayée simplement par une série d'exemples; cette pensée, l'auteur l'a exprimée dans l'étiquette qu'il a accolée à l'ouvrage, dans ces simples mots: *naturæ constantia*. Voilà au fond la seule conception, de vrai mérite intrinsèque que comporte le livre de Jonston.

Qu'est-ce qu'entend Jonston par le terme *natura*? Le libellé du frontispice du livre nous indique de prime abord que *natura* = *mundus*. A la page 3, nous lisons cette définition: *Mundum pro cæli et terræ systemate sumimus, ruinamque in deterius universalem ratione omnium in eo corporum intelligimus; perpetuam ratione durationis a primordis usque ad finem indigitamus; ut sensus sit, compagem hanc cæli et terræ cum omnibus corporibus, quæ iis includuntur, successu temporis ab initio ad finem decurrentis, sua natura in deterius non labi et ruere*. Donc Jonston, sous le concept général de *natura*, n'englobe pas seulement *les corps*, la nature inanimée et vivante, mais aussi l'homme avec son esprit, avec son activité intellectuelle, avec son histoire. Cette façon de concevoir et d'envisager la nature doit être considérée, semble-t-il, comme un véritable acte de création philosophique du faible philosophe que fut cet écrivain. Remarquons en l'occurrence, que BACON n'entend par *natura* que la nature au sens courant du mot, c-à-d. en dehors de l'homme, et que DESCARTES d'autre part, dont le premier écrit ne fit son apparition qu'en 1637, vu la distinction qu'il établit entre la substance étendue et la substance pensante, ne reconnaît pas la nécessité dans le domaine spirituel. Il n'y a guère que HOBBS, qui englobe, dans un même concept, la nature et la vie humaine; mais

les premiers ouvrages de cet auteur, tels que *Human nature or the fundamental elements of policy* et le *De corpore politico*, ne virent le jour qu'en 1650. Antérieurement, car en 1623, avait paru à Francfort la *Philosophie réelle* de l'encyclopédiste CAMPANELLA, qui portait en en-tête ces mots : *de rerum natura, hominum moribus, politica*, où donc, ces divers objets étaient englobés dans un même tout. Jonston, mû par son encyclopédisme, aborde scientifiquement le problème eschatologique, embrasse dans le terme *natura* l'ensemble des domaines de la connaissance, en matière sciences naturelles comme en matière humanisme, et en tant que constituant un domaine un et homogène, où règne la loi. A la base de cette généralisation se trouve évidemment l'idée, qu'il exprime avec insistance, à deux reprises (40, 157), celle notamment, que l'homme est un microcosme. Cette pensée des Stoiciens, dont LIPSIUS avait fait la révélation — or Jonston connaissait bien ce dernier et le citait souvent — avait été répétée par BOËTHIUS, qui fut aussi un des philosophes préférés de Jonston ; la Scholastique l'intéressa plus d'une fois à cette idée, notamment à l'époque de la Renaissance ; cette conception fut admise par CUSANUS, par CARDANUS, par CAMPANELLA, tous auteurs connus de Jonston et fréquemment cités par lui. Cette idée orienta les uns dans les voies du matérialisme, conduisit les autres au spiritualisme, mena enfin certains au panthéisme. Quant à Jonston, il l'en tint au théisme, car ce qui lui importait, ce n'était pas d'échafauder un système philosophique qui se tienne, mais simplement d'établir qu'une certaine constance régit le monde. Et en somme, le concept d'homme-microcosme peut fort bien s'accomoder de la thèse biblique sur la création de l'homme à l'image de Dieu. Jonston peut donc proclamer : *Spiritum etenim Domini mundum implere inquit Salomonis sapientia, qui anima mundi a Platonicis dictus, nihil est aliud, quam potentia Dei, non minus se in sustentatione totius operis exerens, quam in creatione ejusdem exeruit* (6). La constance du monde est donc garantie par l'Esprit du Seigneur, autrement dit par l'âme du monde, ou bien encore, par la toute-puissance divine. Nous voilà arrivés au seuil du panthéisme. — Que signifie maintenant chez Jonston le terme

constantia? Traitant des phénomènes de la nature, Jonston constate leur périodicité, leur répétition, leur caractère rythmique; d'autre part, quand il traite des phénomènes du monde de l'esprit et de ceux d'ordre social, il constate, comme il le convient de la part d'un naturaliste qui se respecte, le fait qu'ils se répètent, et après TACITE, il admet la thèse de la roue de l'histoire, étendue aux manifestations de l'activité humaine (70, 96, 109) telles que les sciences, les arts, la moralité; néanmoins, en ce point, et notamment pour ce qui est de la religion, il constate également qu'il y a progrès. Toutes ces questions sont d'ailleurs traitées au petit bonheur; toutes ces assertions particulières ne sont pas synthétisées en un corps de doctrine, dans une conception d'ensemble.

§ 4. Quels motifs ont poussé Jonston à écrire ce livre de *Naturæ constantia*? Dans quelle ambiance, au milieu de quels courants d'idées a-t-il été conçu?

Ce qui, à première vue, saute aux yeux dans ce livre, c'est que l'auteur a voulu réduire à néant la doctrine du chiliasme dans ce qu'elle a d'excessif, dans ses généralisations poussées trop loin, dans ses manifestations dans le domaine du concret. Or, à cette époque, le problème eschatologique se posait avec une grande force, et en tant que solution de celui-ci, se répandait à l'instar d'une épidémie à travers l'Europe, Centrale et Occidentale, la foi au chiliasme, autrement dit le millénarisme¹. L'épanouissement de cette croyance (dont les origines remontent aux premiers temps du christianisme, alors que la doctrine apocalyptique surgit du messianisme juif) date de l'époque de la Réforme, en tant que réaction, mouvement de haine contre le *Babel romain*, prenant également sa source dans le réveil de l'idée de *l'Eglise invisible*. Cette idée fut alimentée et soutenue, au cours du XVI^e et du XVII^e siècle, par

¹ SEMISCH-BRATKE, *Chiliasmus* dans *Realencykl. f. prot. Theol. u. Kirche*, 3. Aufl. t. III, 805, WINDISCH, *Chiliasmus* in *Die Religion in Gesch. u. Gegenw.* hrsg. SCHIELE, t. I, 1666, HARNACK, *Millenium*, dans *Encycl. Britannica* 9^e éd. 1878, t. XVI, 314. Il n'existe pas encore d'histoire complète du chiliasme, répondant aux exigences actuelles, à moins que ce ne fut le cas du travail qui m'est inconnu de CHIAPPELLI, *Le idee millenare dei Christiani*, 1888.

les luttes et les guerres religieuses, par les persécutions sévères, par les épidémies, par les révolutions politiques, par les phénomènes extraordinaires de la nature, par les découvertes et les inventions, ou plutôt par les racontars auxquelles elles donnaient lieu. Cette foi se répandit malgré, et dans une certaine mesure, parce que l'orthodoxie des grandes églises faisait son possible pour en éviter la contamination qui était contraire à leurs intérêts. Les grands réformateurs marquaient de la propension pour le chiliasme. Mais ce furent les anabaptistes qui avec le plus d'ardeur prirent fait et cause pour l'idée de la *nouvelle Jérusalem*. Aussi, voit-on le chiliasme anathématisé, en tant que rêveries de judaïsants, d'une part, par l'Eglise luthérienne dans l'acte de la Confession d'Augsbourg, d'autre part par l'Eglise réformée dans la Profession de foi helvétique, et enfin, par la plus véhémement de toutes en cette matière, par l'Eglise catholique. En vain d'ailleurs, car c'est avec un redoublement de force que s'enracinaient dans les âmes les attentes merveilleuses, les rêveries mystiques, les prophéties apocalyptiques. Des illuminés et des prophètes agitaient les foules, propageant avec ostentation la doctrine, alors que, dans l'ombre, dans le silence et dans le recueillement, des théologiens scrutaient les livres pour calculer avec précision la date de la fin du monde, l'année de la venue du Salut. Rappelons ici les noms de l'anabaptiste JORIS de Delft († 1556 à Bâle) qui fut très écouté; celui non moins célèbre alors de CELLARIUS († 1564). La théosophie allemande remontant aux traditions de PARACELSE, à celles de la Confrérie de Rose-Croix et de BÖHME réveillait dans les esprits des espoirs apocalyptiques. Ainsi au cours du XVII^{me} siècle, on assiste à une grande expansion du chiliasme, concomitant de l'enkystement des Eglises régulières dans le dogmatisme, et comme contre-coup des inquiétudes croissantes d'ordre politique, des persécutions, des guerres et des révolutions. La France compta nombre de chiliastes parmi les huguenots; les labadistes et POIRET étaient des adeptes du chiliasme. En Allemagne, l'idée du chiliasme fut propagée par METH et par FELGENHAUER, ce dernier chassé de Bohême, pendant que des théologiens, comme par exemple ALSTED († 1638), l'occu-

paient d'asseoir le chiliasme sur les fondements de la science et de l'érudition. En Angleterre, les indépendants furent favorables à la doctrine chiliafte; on voit, en ce pays, MEADE publier, en 1627, l'ouvrage intitulé *Clavis apocalyptica*, livre qui mérita l'estime des contemporains; plus tard, BURNET et WHISTON l'efforcèrent de trouver au chiliasme une justification géologique. Enfin, on voit le grand NEWTON lui-même ne croire pas déroger à l'occuper de commenter l'Apocalypse. La Hollande fut naturellement un pays où les chiliaftes se trouvèrent en nombre. Le chiliafte DANIEL VAN BREEN (né en 1594) fut à Amsterdam le chef des *collégiants*; en cette même ville l'exerça l'activité de JEAN ZOET, de HENDRIK JESSE, et du fameux SERRARIUS († avant 1670); ici également, on vit les Juifs MANASSE BEN ISRAEL et ISAAC DE LA PEYRÈRE se laisser contaminer par le virus chiliafte; et ainsi, à travers les communautés juives du monde entier, se répandit la gloire du pseudo-messie SABBATAJ CVI¹. Parmi les Frères de Bohême et les Frères moraves, éparpillés de ci de là en Europe, plus d'un fut chiliafte; de ce nombre fut KOMENSKY, qui l'occupa de rassembler les prophéties apocalyptiques dont il publia le recueil sous le titre *Lux ex tenebris* 1657. En Pologne, beaucoup d'hérétiques, englobés au hasard sous la même dénomination d'ariens ou de sociniens, avaient, sous l'influence des anabaptistes, embrassé la foi chiliafte, tels JEAN NIEMOJEWSKI, MOTOWIŁO, ANDRÉ LUBIENIECKI², et surtout, les CZECHOWIC, BUDNY, FARNOWSKI, et cela malgré que SOCYN ait combattu le chiliasme dans le *ContraChiliaftos* 1589³. En Europe, ce mouvement était alors si puissant, que la tentative de Jonston, qui connaît et cite beaucoup d'entre eux⁴, était comme un essai de conquérir la lune. D'ailleurs, tout au long du XVII^{me} siècle, on voit le chiliasme se maintenir vivace; et au XVIII^{me} siècle, on le retrouve encore, par exemple, chez les piétistes d'Allemagne; au XIX^{me} siècle, cette doctrine est embrassée par les mormons et par les adventistes, alors qu'en Bavière faisaient leur apparition ceux

¹ K. O. MEINSMAN, *Spinoza und sein Kreis*, überf. L. SCHNEIDER, 1909, 189, 292 et suiv., 331. — ² T. GRABOWSKI, *Literatura arjanska w Polsce*, 1908, 40, 81, 179. —

³ Dans le recueil *Miscellanea*, Racoviae 1611. — ⁴ *Natura constantia*, 7, 156-182.

qu'on appela les chiliastes bavarois ; cette doctrine a persisté jusqu'à nos jours, continuant à se manifester, comme antérieurement, aux époques de grands événements, comme sous NAPOLÉON I et sous NAPOLÉON III, et tout récemment, lors de la guerre mondiale.

Ainsi, alors qu'à l'aube du XVII^{me} siècle, prenait corps la doctrine de la décadence du monde, de la croyance en l'apparition, à l'heure dernière, de l'Antéchrist appelé à pousser le mal à son apogée, en la crise qui devait l'en suivre, suivie de la venue du CHRIST qui devait vaincre l'Antéchrist et fonder le Royaume millénaire, par le même temps, se forgeait la conviction diamétralement opposée. La vaillance des hommes de la Renaissance, l'effort de l'industrie et du commerce, la constitution des grands états, l'entrée en contact avec les peuples de culture inférieure de l'Extrême-Orient et de l'Occident, les découvertes et les inventions, le développement des sciences et des arts, tout cela réveillait chez les gens le sentiment de confiance en soi et obligeait l'esprit à percevoir, à travers le dédale de l'histoire, des indices de progrès et de perfectionnement par rapport aux époques primitives, non du paradis, mais de la barbarie. Par les humanistes était exprimé ce sentiment de la supériorité de la culture moderne par rapport au moyen âge et même par comparaison au monde antique, grec et romain, qu'ils apprenaient à connaître de plus près et sous un angle de vision chaque jour plus critique. Dans *Naturæ constantia*, des séries entières de pages sont consacrées à des considérations de cet ordre, à la mise en relief du progrès qui a été réalisé dans les divers domaines de la vie sociale et des créations de l'esprit.

Parallèlement au processus de développement de ces deux doctrines, une troisième prend corps, susceptible de triompher simultanément des deux autres. Notamment, prend alors son essor l'étude mathématique de la nature, sous l'impulsion de LÉONARD DE VINCI, de COPERNIC, de GALILÉE, de KÉPLER ; ainsi naît l'idée de l'existence de lois constantes qui régissent la nature et à la recherche desquelles se consacrent PATRIIUS, TELESIIUS, CARDANUS, BACON. Cette nouvelle conception se trouve exprimée par Jonston.

Alors que le théologien Jonston manifeste un certain penchant pour le chiliasme, par contre l'humaniste Jonston prend parti pour l'idée du progrès, pendant que le naturaliste Jonston est enclin à reconnaître la constance des lois régissant la nature et d'une façon générale, l'univers. Il écrit son ouvrage *Naturæ constantia* sans être à même de se rendre compte de l'existence des trois âmes différentes qui animent son écrit. Voilà pourquoi la victoire du naturaliste sur le théologien et sur l'humaniste ne se manifeste-t-elle pas autrement que par le libellé du titre que porte le frontispice du livre lequel, sous ce signe, ne constitue en somme qu'une tentative timide et floue de compromis entre la doctrine du chiliasme et l'idée du progrès.

§ 5. *Naturæ constantia* — ces mots, écrits à l'en-tête de l'ouvrage de Jonston, ne font-ils pas tombés sous les yeux de De Spinoza? Rappelons-nous que ce livre a eu deux éditions, qu'il a donc, en son temps, excité un certain intérêt, d'autant plus que l'auteur jouissait d'une appréciable notoriété. N'est-il donc pas probable qu'il ait attiré l'attention de De Spinoza? Je pense qu'il en fut ainsi. Je pense que De Spinoza, dans sa prime jeunesse, l'est intéressé à ce livre et que, tout rebuté qu'il ait été par l'argumentation fastidieuse de l'auteur, qu'il a néanmoins été frappé par son idée maîtresse, idée, qui d'ailleurs, il faut le reconnaître, a été très médiocrement exposée. Je crois que De Spinoza est redevable à Jonston de l'idée qui fut sa pensée directrice, l'idée de la constance de la nature, laquelle constitue l'essence de son concept de *substantia sive Deus sive natura*. Je pense, qu'à l'instar de Jonston, De Spinoza a accepté ce point de vue, en tant que solution du dilemme: décadence chiliaistique ou progrès de la culture?, et que c'est en luttant contre le chiliasme, qu'il l'est forgé sa conception panthéiste du monde. Je pense également que De Spinoza est redevable à Jonston de la méthode géométrique qu'il a adoptée en philosophie.

Mais voilà des assertions qui ne sont que des hypothèses et qui, comme telles, demandent à être étayées par des preuves. Ces preuves, c'est De Spinoza lui-même qui devrait nous les fournir; c'est

dans son œuvre, qu'il faudrait relever des preuves tangibles d'une telle influence. Mais comment y parvenir, attendu que ce philosophe ne cite, règle générale, personne? Et d'autre part, si dans ses expressions, dans sa terminologie, dans son style, dans les sujets qu'il traite¹ ou dans les exemples qu'il produit, il peut trahir l'influence de divers auteurs, en tous cas, ce ne pourrait être celle d'une médiocrité aussi peu captivante que Jonston. Cependant, l'absence d'indices tangibles n'est pas encore la preuve de l'absence d'influence. La seule voie qui reste alors ouverte, est celle de l'analyse de la pensée de De Spinoza, à la lumière de laquelle notre hypothèse est susceptible d'être marquée au sceau d'une haute probabilité. C'est ce que nous allons tenter d'esquisser dans les grandes lignes.

Chose notoire à l'heure qu'il est, il y a lieu de reléguer au conservatoire des légendes historiques, l'opinion générale, professée jadis, sur l'objectivisme désintéressé de De Spinoza. Il est maintenant avéré au contraire, que ce fut un philosophe taillé dans l'étoffe des polémistes. qui, même s'il s'en est caché, *a pendant toute sa vie lutté contre le préjugé* de l'avis même de son premier biographe². Quand, dans la 1^{re} partie de l'Ethique, il expose sa doctrine panthéiste de la divinité, on le voit déjà dans de nombreuses Scolies faire œuvre de polémiste, à la lumière de quoi se révèlent les ressorts de ses motifs directeurs. Ainsi, il combat à outrance dans ces Scolies, les tendances anthropomorphiques à l'égard de la divinité, et, ce qui s'enfuit, notamment : le fait de ne pas reconnaître le règne de la loi dans la nature (Scolie 2 à Prop. 8), de mettre sur le même plan les êtres créés et les choses imparfaites (Scolie à la Prop. 11), de séparer la matière de Dieu en tant que créée (Scolie à la Prop. 15), de considérer Dieu comme cause libre au sens de cause arbitraire (Scolie à la Prop. 17); ici déjà,

¹ Quand De Spinoza dans Schol., Prop. 2, Partie III de l'Ethique, parle des prodiges auxquels est apte la matière elle-même, peut-être est-ce en partie sur la foi des narrations de Jonston sur les prodiges de la nature et de l'art, dans *Natura constantia* 58 et 105 et dans *Thaumalographia*. — ² LUCAS chez FREUDENTHAL, *Die Lebensgeschichte Spinozas* etc., 1899, 20.

il l'en prend à l'idée que Dieu agirait en tout en vue du bien (Scolie 2 à la Prop. 33). De Spinoza dit, on ne peut plus explicitement, dans l'Appendice: *Je me suis efforcé d'abattre les préjugés*, après quoi, après avoir indiqué, qu'il en restait encore beaucoup à démolir, ils les ramène tous à un seul, notamment à la thèse *que Dieu dirige tout vers quelque but immuable*; alors, il entreprend la réfutation de l'idée de la finalité dans la nature, ce plus préjugé des préjugés, qui laisserait accroire que *Dieu a orienté toute la nature dans le sens de son profit (de l'homme), de ses appétits aveugles et de son insatiable rapacité*. L'objection la plus forte et la plus profonde qu'on puisse faire au principe de finalité est que la doctrine de la finalité envisage la nature à rebours, car elle prend les causes pour les effets et vice-versa, place l'antécédent dans le temps après le conséquent et affecte du maximum d'imperfection ce qui est le plus sublime et le plus parfait; en effet, du point de vue de la pensée finaliste, est considéré comme l'effet le plus parfait, non pas celui créé immédiatement par la divinité, mais le plus éloigné; de la sorte, on doit admettre que Dieu, agissant en vue d'atteindre une certaine fin, désire quelque chose, qu'il lui manque donc ce quelque chose en vue de quoi il a voulu aménager les moyens d'y parvenir. Ensuite, De Spinoza démontre que l'idée de finalité, cet *asylum ignorantiae*, est étroitement connexe d'idées telles que: le bien et le mal, le péché et le mérite etc. Il revient sur ce sujet dans la Préface à la IV^{me} Partie. N'est-il donc pas évident que De Spinoza se tourne contre la conception eschatologique, laquelle l'est incarnée de façon si manifeste dans la doctrine alors régnante du chiliasme? Car, c'est justement dans le chiliasme que se manifeste, dans sa plénitude, l'idée de finalité universelle qui exige, pour être sapée dans ses fondements, que soit préalablement annihilé le principe de la finalité de la nature, ce qui, de fil en aiguille, amène à une réforme de l'idée de Dieu. Beaucoup de choses deviennent claires concernant l'œuvre de De Spinoza, une fois admis que telle fut bien la voie que suivit sa pensée: le chiliasme, déjà ébranlé par le sentiment qui se faisait jour du progrès et du perfectionnement au cours de l'histoire, lui aurait servi de point de

départ, aurait agi sur lui comme un aiguillon, pour la création de son panthéisme, dont le trait le plus original est l'absolue afinalité de la nature, et, ce qui est connexe, la non-proceffivité, le caractère ahistorique de la nature. Il est vrai que le problème de la finalité dans la nature est plus général que celui du chiliasme ; mais c'était la façon la plus philosophique de résoudre la question, la voie vraiment digne du radicalisme du grand philosophe. Ce que Jonston avait entrepris, et si maladroitement exécuté, a été brillamment réalisé par De Spinoza. Jonston avait conçu une pâle idée de constance dans la nature pour servir de bélier contre le chiliasme ; nous retrouvons au fond la même chose chez De Spinoza, avec des différences naturellement dans la puissance, et c'est à juste titre que DUNIN-BORKOWSKI écrit, parlant de De Spinoza : *De Spinoza fand in seiner Philosophie den Frieden, um dessen willen er philosophierte. Sein Friede war allerdings ein eiserner Zwang, es war die Hingabe an die unabänderlichen (espacé par moi) Gesetze der allwaltenden Natur*¹. Car la constance, ou, comme il aime à l'exprimer : la nécessité, voilà ce qui lui importe avant tout, et c'est aussi le principe dont la démonstration lui réussit le mieux ; car, il faut le reconnaître, il l'est moins bien tiré des difficultés inhérentes au problème du déterminisme où le principe de causalité universelle vient l'embrouiller chez lui de l'idée d'immanence mathématique ainsi que de l'idée de dérivation logique. Jonston démontrait cette constance par les faits de l'expérience, l'élevant tout au plus à l'idée du retour éternel des choses. De Spinoza, lui, campé solidement sur les conquêtes de la science, sur l'œuvre de DESCARTES principalement, il a le regard rivé sur le phare des mathématiques, voyant en celles-ci comme le gabarit général des rapports nécessaires. Jonston a trouvé une garantie à la constance de la nature dans la toute-puissance divine qu'il identifie avec l'Esprit du Seigneur de SALOMON et avec l'âme du monde de PLATON ; De Spinoza, lui, a assis cette constance sur un fondement métaphysique, sur le concept de *substantia sive Deus sive natura*, qui veut dire que la

¹ S. DUNIN-BORKOWSKI, *Der junge De Spinoza*, 1910, 145.

Divinité agit suivant ses propres lois, inhérentes à sa nature, à son être *et que personne ne l'oblige d'agir* (Prop. 17). De plus, il affirme en toute assurance, que telle qu'il la conçoit la toute-puissance divine, ou le pouvoir de Dieu, ou sa volonté, ou sa liberté, est beaucoup plus parfaite, que telle que conçue par ses adversaires (Scolie à Prop. 17 et Scolie 2 à Prop. 33), par les théistes notamment, dont Jonston fut du nombre. Cependant, tout son théisme n'a pas empêché Jonston de forger le concept de nature, ou, pour l'exprimer avec plus de modération, d'étendre au monde spirituel la signification du terme *natura*. De Spinoza n'a pas trouvé chez DESCARTES une si large extension du terme *natura*, appelé par Jonston à embrasser tout dans l'univers. Nous voyons de même le théiste Jonston emboîter le bon pas dans la conception de la substance; voilà en effet, comment il l'exprime à son sujet quand il veut démontrer qu'elle n'est pas en voie de se corrompre: *Quamvis enim concedatur eandem cæli et elementorum primam esse materiam, idque tum propter indistinctionem illarum ex carentia actus, tum propter illationem duarum materiarum præter necessitatem: tamen illa materia tali formæ est combinata, quæ totum illius appetitum implet, nec agens contrarium, unde corruptio oriri posset, agnoscit* (10). De Spinoza va plus loin que Jonston, mais c'est Jonston qu'il bat à la course; et peut-être l'a-t-il fait avant d'avoir connu et dépassé DESCARTES.

Jetant un coup d'œil en arrière, considérons le *Tractatus brevis*, à commencer par ces Dialogues qu'on considère comme des interpolations composées antérieurement. Dans le premier dialogue, De Spinoza débute par le problème de la perfection de la Divinité-Nature et il combat l'idée de la limitation de celle-ci. Alors que la Raison prononce sur la perfection, la Concupiscence se fait l'avocat de l'idée de limitation, c'est-à-dire, ce même facteur, que De Spinoza, dans l'Appendice à la 1^{ère} Partie de l'Éthique, a déjà démasqué comme étant la source des conceptions téléologiques sur la Divinité. Que signifie en somme le terme *limitation*, si ce n'est la transposition en langage philosophique de l'expression *corruptio* ou bien du *in pejus ruere* de Jonston? Le deuxième Dialogue, dans

le but de réfutation de l'idée de processivité historique, de ce maître pilier de la doctrine chiliafte, est consacré à l'explication de l'immanence, c'est-à-dire de la création immédiate, éternelle de toute chose par la divinité.

Dans le *Tractatus brevis*, De Spinoza a jugé bon de commencer par la démonstration de l'existence de Dieu. Ensuite, dans le chapitre II, développant ses considérations sur la qualité de la divinité, De Spinoza expose que celle-ci est infiniment parfaite, et il rejette, comme de simples non-sens, toutes les affirmations sur ce que la divinité est, dans le genre de : Dieu est la Cause, Dieu est la Providence, Dieu est le grand Régulateur du Cosmos etc. De Spinoza identifie cette perfection infinie de la divinité avec la substance parfaite et infinie, telle qu'elle se manifeste dans la nature. Il démontre sa thèse de la façon suivante : la substance n'a pas pu se limiter elle-même car cela aurait eu pour conséquence de la modifier essentiellement ; or, rien d'autre n'aurait pu la limiter car cet autre devrait être la divinité dont la limitation témoignerait d'un manque soit de puissance, soit de bonne volonté, ce qui est incompatible avec la toute-puissance et avec la bonté divines. De Spinoza a ici eu vue d'établir que la substance est intégralement la divinité, autrement dit, tout le contenu de la nature, ce qui signifie qu'à la ressemblance de l'omniprésence, elle est perpétuellement et pleinement active, qu'il ne se produit donc rien d'analogue à la lutte d'Ormuzd et d'Ahriman¹, ou bien du Christ et de l'Antéchrist. De Spinoza déclare : *Il n'y a pas, dans la raison infinie de Dieu, aucune autre substance que celle qui est effectivement dans la nature*, ce qu'il démontre : 1) en se basant sur l'idée de la puissance infinie de la divinité, laquelle n'implique pas de cause susceptible de la déterminer à créer telle chose de préférence à telle autre ; 2) en invoquant la simplicité de la volonté divine ; 3) par l'impossibilité pour la divinité de cesser de créer le bien ; 4) en recourant au postulat

¹ L'exemple que nous donnons n'a pas la valeur d'une simple comparaison, jetée au caprice de la plume. Déjà RENAN a eu l'attention attirée par le chiliaisme des Perfes, qui n'a pas dû être sans exercer son influence sur le chiliaisme des premiers siècles du christianisme. Avant RENAN, BAYLE en avait parlé. *Dict. hist. et crit.* 5 éd. 1738, t. III, 326.

que ce qui n'existe pas ne peut pas franchir l'abîme séparant l'être du non-être. Il étaye tout cet échafaudage démonstratif sur l'affirmation que la divinité a créé tout ce qui devait et pouvait être créé, épuisant ainsi absolument la capacité créatrice. Il démontre ensuite qu'il n'existe rien en dehors de la divinité, que celle-ci est la cause immanente; par endroits, il réfute la divinité du CHRIST de façon assez peu déguisée. Contre qui ont été dirigés les coups de celui, dont le sceau portait la devise *Caute*, et qui développe ses raisonnements sur la limitation et la dissociation de la divinité pour dresser l'édifice de son panthéisme, contre qui, si ce n'est contre le chiliasme? Ainsi, deviennent pleinement compréhensibles les autres chapitres de la I^{ère} Partie. Dans la II^{ème} Partie, après avoir préalablement subordonné l'homme à la substance universelle, De Spinoza, dans les chapitres I et II, procède à l'examen des sources de la connaissance, faisant la distinction entre la foi considérée comme conjecture et la *véritable foi*, la foi rationnelle; plus loin, il explique l'origine des émotions dérivées de la conjecture et fait l'apologie de la raison basée sur l'amour qui avec la connaissance de la divinité-nature donne le bonheur, une nouvelle naissance et la liberté, c'est-à-dire le salut. Le salut? Le chapitre XXV réduit à néant la croyance aux diables. Il paraîtrait que De Spinoza aurait consacré un de ses écrits au diable, qui devait être adjoint à l'*Ethique*, ou qui en aurait été enlevé¹.

Dans l'Appendice I au *Tractatus brevis*, De Spinoza s'efforce, laissant toute polémique de côté, de faire la démonstration de sa thèse d'après le mode géométrique. Il est admis généralement qu'en ceci il a suivi l'exemple de DESCARTES. Ce dernier, dans Resp. ad II Obj. (dans le livre paru en 1641) donne en effet, touchant une question quelques pages de démonstration, suivant le mode géométrique; mais il y a lieu de remarquer qu'il ne le fait, comme il le déclare lui-même, que pour répondre au désir exprimé par certains théologiens qui, à ce qu'il semble, croyaient ainsi le

¹ MYLIUS, *Bibl. anonym.* 1740, 941; DE MURR, *Adnotationes*, 1802, 14; Spinozae Opera, ed. PAULUS, t. II, Praef., XV. La source à laquelle la chose a été puisée est probablement STOLLE, *Kurse Anleitung zur Historie der Gelahrtheit*, 1718, II, 197.

mettre dans l'embarras; et que, préalablement il s'étend longuement à expliquer que, d'une façon générale, la méthode déductive ne convient pas à la métaphysique. Par contre, le fait est que le livre *Naturæ constantia* a été composé suivant un mode quasi géométrique. Si, en l'occurrence, les admonitions de DESCARTES ont été prodiguées en pure perte, si l'essai fait par le philosophe français a encouragé De Spinoza à s'engager dans cette voie, il est difficile d'admettre que la vue du livre de Jonston ait, dans cet ordre d'idées, passé sans laisser de trace, d'autant plus que De Spinoza ne s'est pas décidé de suite à adopter cette forme de démonstration, ce que prouve le *Tractatus brevis*.

L'Annexe II tend à expliquer que notre connaissance correspond à la réalité; il s'agit probablement ici d'inciter le lecteur à en tirer la conclusion que le chiliasme ne peut être placé sur le plan de la connaissance.

Et que trouverons-nous dans le *Tractatus theologico-politicus*? Cet écrit violent, paru plus tard, nous montre assez clairement l'adversaire qu'il vise, notamment le cléricalisme. Ce dernier n'était pas favorable au chiliasme, comme nous l'avons fait remarquer plus haut; aussi n'avons-nous pas grand'chose à attendre de ce côté-ci, concernant l'affaire qui nous occupe. Dans cet ouvrage, De Spinoza procède à l'examen critique de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour montrer de quelle façon les Ecritures Saintes ont pris naissance, ce qu'elles contiennent effectivement et la signification qu'elles comportent, prenant le contre-pied de l'interprétation cléricale qui aboutit à l'esprit de secte (fin du chapitre XIII et commencement du chapitre XIV); il met ainsi en relief ce qui est au fond de la foi religieuse universelle, que ce soit l'Etat et non l'Eglise qui soit dépositaire de l'autorité. Combattant sur un vaste front de bataille, il procède à la sécularisation des concepts: de prophétie, prophète, révélation, direction divine, élection divine, destinée, royaume divin. Tous ces termes marquent des moments de la conception chiliaste du monde, non seulement d'ailleurs du chiliasme, mais aussi de toute la religion, tant mosaïque que chrétienne. Il n'y a guère que le chapitre III, où De Spinoza traite de la

question des Juifs, en tant que peuple élu, et de celle de leur nouvel état de l'avenir, en se maintenant sur le terrain strictement politique et sans s'embarquer d'aucune sorte dans les affaires d'ordre apocalyptique.

A l'appui de mon hypothèse, je puis encore attirer l'attention sur un point.

Il existait chez les collégiants d'Amsterdam un cercle dont les réunions avaient un but d'édification religieuse et aussi celui d'entretiens en commun¹. On y rencontrait, à côté des quakers, des fociniens et autres, également des anabaptistes, et aussi le chiliariste de marque SERRARIUS, le même, qui connaissait personnellement De Spinoza et OLDENBURG et leur servait d'intermédiaire dans leurs échanges de correspondance². Ce même SERRARIUS était en relations étroites avec KOMENSKY et il fut probablement celui qui introduisit KOMENSKY dans ce cercle (KOMENSKY séjourna à Amsterdam depuis son arrivée de Leszno en 1656, jusqu'à sa mort en 1670). KOMENSKY n'aurait-il pas attiré l'attention de ce cénacle sur l'œuvre de son ami Jonston, en conséquence de quoi quelqu'un aurait rapporté la chose à De Spinoza ?

Voilà tout ce que je puis produire, aujourd'hui du moins, à l'appui de ma thèse. Le rapport entre Jonston et De Spinoza se présente à mes yeux comme celui pouvant exister entre un maître d'esprit médiocre et un élève de génie. Même problème, même méthode, même attitude philosophique à l'égard de la conception théologique, et enfin, même naturalisme. Le même tact, manifesté en évitant de nommer l'adversaire, la même répugnance à lutter en se plaçant au niveau du commun, la même sérénité hautaine dans l'affurance, — autant de qualités exceptionnelles chez des hommes traitant, en ces temps-là, de ces sortes de questions. On voit ici comment le génie se hisse sur les épaules du talent.

Evidemment, le criticisme le plus sévère est de rigueur en cette matière. On pourra m'objecter que j'ai péché, du point de vue

¹ GOETERS, *Die Verbreitung des Pietismus in der reformierten Kirche der Niederlande*, 1911, 46—48. — ² DE SPINOZA, Ep. XXV (olim XII), XXVI (olim XIII), XXXI (olim XIV). K. O. MEINSMAN, *Spinoza und sein Kreis*, 292, 306, 323.

logique, par manque à démontrer; que De Spinoza n'avait pas seulement en vue le chiliasme; qu'il aura même pu écrire son œuvre sans se soucier du chiliasme; qu'enfin, s'il y a même pensé, qu'il n'est pas dit qu'il ait connu Jonston. A ces objections, je répons d'avance que l'hypothèse d'une réfutation du chiliasme et d'une influence exercée par Jonston permettent de mieux comprendre et de mieux expliquer De Spinoza. On me répondra à cela que De Spinoza a, pour sa part, vécu assez d'expériences personnelles, a été témoin d'assez d'événements dont MEINSMAN dans son excellent ouvrage nous a tracé un tableau si vivant, qu'il n'avait pas besoin d'aller chercher autrepars les aiguillons qui l'auraient incité à *démolir les préjugés*. A cela je puis répondre: il n'est nullement dans mes intentions d'envisager la question d'un point de vue unilatéral, ni de prendre le problème par son petit bout; j'ai simplement voulu souligner toute l'importance du chiliasme, en tant que facteur très puissant de l'histoire, qui embrasse la plus vaste extension dans le champ religieux, facteur qui n'a pas été apprécié par les historiens à sa juste valeur, comme ayant conditionné l'intérêt de De Spinoza, tout en ayant été un aliment pour sa pensée.

Certains pourraient encore m'objecter que, qui démontre trop, ne démontre rien, que j'attribue trop d'importance au chiliasme; qu'en procédant de la sorte on pourrait ainsi tout expliquer chez De Spinoza. Ma réponse sera: la tentative mériterait d'être faite. Enfin, on me dira: en définitive, je n'aurai pas produit les preuves établissant, d'irréfutable façon, l'influence que Jonston aurait exercé sur De Spinoza; je n'aurai en somme fait que montrer que la chose entrerait dans le domaine du possible. Je répons: la probabilité est si grande, étant données les circonstances exposées ci-dessus, tant intérieures qu'extérieures, que le silence à ce sujet ferait pour le moins contre-indiqué. En terminant, j'ajouterai: est-il vraiment possible que De Spinoza ne se soit pas intéressé au livre de Jonston¹, qui n'est pas une quelconque production d'un théologien à la man-

¹ Ce livre n'est d'ailleurs pas marqué sur la liste, publiée par FREUDENTHAL, des livres trouvés après la mort de De Spinoza dans la bibliothèque du maître.

que, mais qui constitue une véritable encyclopédie, qui peut être lue avec plaisir par tout esprit amoureux de savoir, un ouvrage contenant tant de renseignements sur nombre de phénomènes, de sciences et d'arts, sur leurs représentants les plus éminents de l'antiquité et des temps modernes, écrit dans un esprit d'encouragement au progrès, incitant à en surpasser l'auteur lui-même, c'est-à-dire, Jonston ?

Traduit du manuscrit par Dr. T. WARYNSKI.

000659810



Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

